

« La lutte de Pratobello », de Peppino Marotto

(traduction de l'italien de Francesca Cozzolino)

Lorsque les bergers sont revenus
le vingt mai 1969,
ils étaient tristes et pauvres

Le vingt novembre, sous la pluie,
en pleine période d'agnelage,
ils avaient quitté la montagne, par Locoe ;

Ils ont voyagé, chargés et trempés,
les agneaux dans la main, les enfants dans leurs pas,
appelant et encourageant le maigre troupeau ;

humiliés, ils pensaient au chantage
imposé par le propriétaire des pâturages :
par contrat, c'est à lui que revenait plus de la moitié de leur travail.

Il est nécessaire d'émigrer sur la plaine
pour protéger ce maigre capital
des hivers froids de la montagne.

Ils tondent et traitent pour le propriétaire,
mais du patron et des mauvaises années
ils se refont sur le territoire communal,

parce que le droit d'usage est modéré,
et le troupeau peut y paître librement
sans trouver des murs de barbelés autour des terres.

Mais en ce mois de juin ils doivent évacuer
toute la montagne d'Orgosolo
pour faire place à une base militaire.

Le ministre de la Défense l'ordonne
à travers de grandes affiches
soudain collées dans les bars,

semblables aux avis de recherche des bandits.
Et les bergers ont ainsi vu
l'affiche énumérer les bergeries de :

Su pradu, S'ena, Olìni et Olài,
Costa de turre cun Su soliànu,
Loppàna, Ottùlu, Uniàre et Fumài;

presque tous les pâturages de montagne
doivent se vider de bêtes et d'hommes,
ainsi le veut le ministre italien,

Et la forêt devient la cible
des bombes, des mitraillettes et des canons.
Ils lancent un appel public : pour répondre à l'urgence

que la population se réunisse,
hommes, femmes, grands et petits,
que tous viennent à la réunion.

Plusieurs s'improvisent orateurs
et décident de lutter tous unis,
étudiants, journalistes et bergers ;

syndicats et partis sont d'accord,
catholiques et marxistes proclament :
que les messagers officiels soient bannis...

Les boutiques et les bars ferment,
et tous s'en vont, petits et grands,
chasser les militaires :

enfants ou centenaires,
jeunes et adolescents
tous ont mis leurs vestes de travail.

Tout le village est parti vers les prés,
en camion, en petites autos.
La lutte dure plus d'une semaine ;

à Pratobello on a même vu venir
le prêtre avec son sacristain
pour défendre Su pradu et les bergers.

Les policiers, leurs mitraillettes en main,
cherchaient à arrêter la lutte
mais ils criaient et couraient en vain,

car dans les assemblées populaires,
fréquentes dans le village, il était clair
que les gens, toute la population,

était bien décidés à ne pas lâcher,
à lutter de façon intelligente
contre cet envahisseur autoritaire,

à repousser chaque provocation,
à bloquer massivement les routes,
à empêcher les militaires

de faire leurs exercices de tir
et de piétiner ces joyaux,

les terres publiques jamais clôturées

depuis l'édit des barrières.
Les soldats qui tentent de sortir
sont repoussés par gens dans le campement,

Unis et forts, les gens d'Orgosolo
étaient déterminés à poursuivre la lutte
jusqu'à ce que les militaires partent.

Et lorsque les délégués de l'assemblée
de Rome, au ministère de la Défense,
sont arrivés à un accord,

les combattants de mon village,
fils de la Barbagia d'Ollolai,
ressemblaient aux soldats de Corée.

Une lutte populaire comme celle-là,
les vieux aux cheveux blancs disaient
qu'ils n'en avaient pas vu de leur vie.

Tous les progressistes de l'île,
solidaires, pleins de sympathie,
applaudissent Orgosolo
et disent : ça c'est de la bravoure.